XXVe ANNÉE. — N° 5 (338) Tirage : 80,000 exemplaires MAI 1919

BULLETIN OFFICIEL DU

TOURING CLUB DE BELGIQUE

SOCIÉTÉ ROYALE

Sous la présidence d'honneur de SA MAJESTÉ LE ROI

SIÈGE SOCIAL : 13, rue du Congrès, BRUXELLES

Adresser tout ce qui concerne la rédaction à MM. Georges LEROY, vice-président, rédacteur en chef du Bulletin officiel, au siège social.
Pour la publicité, s'adresser à M. VAN BUGGENHOUDT, 5 et 7, rue du Marteau, ou à M. F. LAUTERS, 98, rue du Méridien, Bruxelles.

SOMMAIRE

	Pages
Sites d'autrefois (H. C.)	105
La meilleure carte pour excursionner à l'Yser	107
Nos revendications artistiques vis-à-vis de l'Autriche (G. L.)	108
Les maîtres de la Kommandantur (André Brassinne)	109
La langue française internationale	110
L'âme d'Ypres (Mario de Marchi)	112
Tourisme : Liége-Verdun (Paul Magnette)	113
Nos routes (A. Fourmanois)	115
Bibliographie (E. S.)	115
La Carte de la Forêt de Soignes au 20,000e en couleurs (E. S.)	116
Membres à vie (E. S.)	116
Le pourboire (Attilio Gerelli)	117
Rectification (G. L.)	120
Le B. O. du T. C. B. (E. S.)	120
Automobilisme (H. C.)	120
La Vésanie motoriste de la vitesse et sa prophylaxie (H. C.)	122
La Semois pittoresque (Irène Thiry)	123
Les droits d'entrée sur les automobiles	127
Variétés	127

Sites d'autrefois

Je vous vis autrefois.
Cet autrefois n'est plus.

L'amour de la nature est une invention relativement récente. J'entends bien dire par là la nature pour elle-même, par elle-même, c'est-à-dire les sensations de beauté que provoque la vue d'un site. Et je ne parle pas de ce que l'on peut éprouver en présence d'un de ces paysages gigantesques, tel celui d'un massif de montagne comme celui du mont Blanc, de la Jungfrau, du massif de Belledonne, qui se présente si bien, vu de Grenoble, dans le lointain.

Il y a en ce cas un sentiment très violent de masses colossales, provenant d'un terrifiant cataclysme. C'est encore la nature, mais plutôt géologique qu'artistique.

Ce dont je veux parler, c'est de la nature intime, celle qui est à la portée de nos yeux, dont l'intimité se dévoile peu à peu par la connaissance — patiente peut-être — que l'on en fait. Il est des amours qu'on appelle en coup de foudre. Sont-ils plus vrais et surtout plus résistants que l'amour, résultat d'une étude patiente du sujet de ce sentiment, de la découverte progressive de ses qualités? C'est une de ces affections dans lesquelles le cerveau et le cœur agissent à la fois. Donc non pas plus un aride, sec et froid raisonnement, pas plus davantage qu'un emballement passionné, et non plus le contraire. Ces deux éléments sont indissolublement liés, lorsqu'on aime réellement la nature. Que l'on n'oublie pas que le cœur a des raisons que la raison ignore.

Je reviens à la découverte récente de la nature, à l'amour qu'elle peut inspirer, à la jouissance qu'elle peut donner en éveillant dans le cœur de presque tous les hommes, dignes de ce nom, cette poésie inconsciente, qui s'ignore, et que fait révéler la connaissance intime de la nature, prise comme une entité, dans son ensemble et non dans ses particularités, dans ses détails, qui font le sujet des études des naturalistes.

Certes, il y a eu des amants de la nature dans l'antiquité, on n'a pas oublié ni Lucrèce, ni Théocrite, ni Virgile. Mais ce dont je veux parler, c'est de la nature non dans son intégrité, mais à un point de vue plus restreint que je pourrais appeler l'amour du paysage.

Que l'on parcoure un musée d'art ancien et on verra combien le paysage préoccupe faiblement le peintre, comme il l'émeut relativement peu et, conséquemment, il le traite comme un accessoire peu émouvant. Voyez combien sont peu intéressants les paysages dans les tableaux religieux de Raphaël : ce sont de simples toiles de fond destinées, tout en jouant un rôle éminemment secondaire, à mettre en relief les personnages, sujets principaux du tableau. La plupart de ces premiers peintres mettaient un fond d'or à leurs tableaux. Peu à peu, ils traitent le paysage comme fond, mais avec quelle monotonie, quelle sécheresse, engendrées par une préoccupation de traduire et non d'interpréter la réalité, avec une insouciance de la perspective incroyable. Voir le *Saint François d'Assise* de Giotto au Louvre.

Chaussée de Neerstalle.

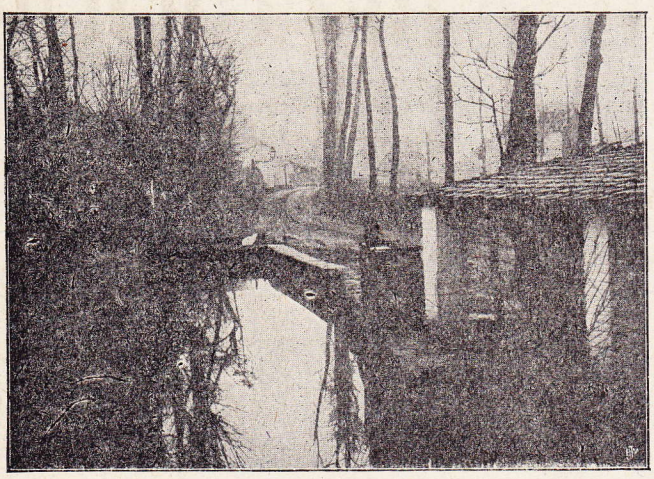
Certes, il y eut des primitifs, des initiateurs, dont notre compatriote Patenier, de Dinant, qui traitèrent le paysage pour le paysage. Avec l'école vénitienne cela changea. Un peintre italien, trop peu connu dans notre pays, parce qu'il n'a laissé qu'un très petit nombre de tableaux, Giorgone, de Castel Veneto, a traité admirablement le paysage, non plus comme un pauvre serviteur dans l'œuvre picturale, mais comme un acteur de premier rang. Qu'on aille regarder au Louvre, à côté de la célèbre *Gioconda, Monna Lisa, le Concert champêtre*, et l'on verra quel admirable paysagiste était ce peintre de figures.

Je n'insiste pas spécialement sur l'influence des peintres paysagistes néerlandais. Je passe sur les plus anciens, tels que Van Eyck, Thierry Bouts (de Louvain), etc., et le successeur de Patenier, Henri Bles, également de Dinant.

Des Hollandais, les uns s'inspirèrent des peintres italiens; dans leurs voyages en Italie, ils avaient grandi sous l'influence du Poussin et de Claude Lorrain. Ce sont les classiques du paysage. Les autres ne s'éloignèrent pas de leur pays. Avec un amour sincère pour les choses de leur patrie, avec une foi naïve et presque religieuse, ils reproduisirent les plus humbles sites. Mais aussi quel admirable pays que la Hollande, au point de vue de la couleur, de la perspective atmosphérique, de ses ciels

si étonnants, si changeants, de ses eaux si vivantes et si endormies aussi. La guerre m'a fait oublier la Hollande et je n'y retournerai plus, à mon grand regret. Cruelle guerre!

Faut-il citer Ruysdael, Hobbema, Cuyp, Potter, etc., les uns cherchant la poésie, les autres la réalité? Faut-il négliger Ver-



Chaussée de Neerstalle.

meer, de Delft, dont la *Vue de Delft* est un chef-d'œuvre aussi jeune que s'il avait été peint aujourd'hui, sans oublier l'illustre Rembrandt, dont les paysages sont trop peu connus, admirés?

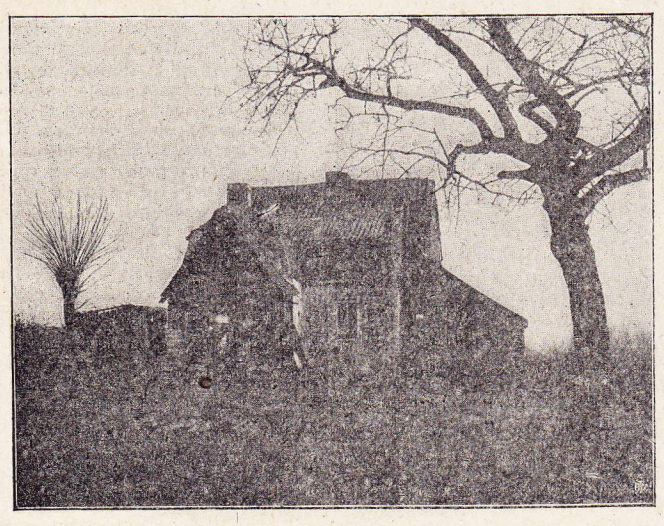
Cet amour réel de la nature chez les peintres ne dura pas. Diderot a pu dire de Boucher : « Je vous défie de trouver dans toute une campagne un brin d'herbe de ses paysages. »

× × ×

On peut m'accuser de parler de tout, excepté de ce qui justifierait le titre de ces lignes. Cela est nécessaire cependant. L'amour de la nature, en tant que paysage, n'est pas un sentiment spontané, sauf pour quelques natures spécialement douées, chez lesquelles il existe à l'état latent. Il suffit d'une occasion pour le faire naître.

Chez les autres, cela a été affaire d'éducation par la peinture d'abord. On ne s'imagine pas le nombre d'humains qui n'apprécient un site qu'après en avoir vu la reproduction par la peinture, le dessin, la gravure et même la photographie. La preuve en est dans le succès des cartes postales achetées avant d'avoir vu le site.

Par leur admiration poétique qu'ils traduisent en un langage concret plus ou moins imagé, les littérateurs ont contribué à faire naître le sentiment de la nature. Mais ce fut il y a relativement peu de temps.



Petite ferme, près du Merlo.

J'ai noté quelques exemples, pris dans des écrivains, et non des moindres. Je trouve dans Corneille : *Cette obscure clarté qui tombe des étoiles.* Molière, dans *Tartufe*, dit : *La campagne à ce moment n'est pas beaucoup fleurie.* Dans l'intermède de la *Princesse d'Elide* comme indication : *La scène représente un endroit champêtre et néanmoins agréable* Ce « néanmoins » n'est-il pas exquis? Ne donne-t-il pas bien l'idée de ce qu'était la nature pour Molière?

Et c'est tout.

La littérature du XVIII[e] siècle en est aux nymphes, aux raffinements précieux, parfois niais.

C'est à Diderot, à Jean-Jacques Rousseau, à Bernardin de Saint-Pierre que commence l'évolution naturaliste. N'est-ce pas Diderot qui a écrit, pour justifier la nécessité de connaître la nature : « Le sentiment du beau n'est que le résultat d'une longue suite d'observations. »

L'élan est donné, car si la peinture est un élément précieux d'initiation, la littérature ne lui cède en rien, pour inciter à regarder, à connaître, à apprécier et enfin à aimer la nature.

Chose singulière, et à laquelle on ne s'attendait point, l'horrible guerre a puissamment contribué à développer cet amour en Belgique. Nous étions des prisonniers en liberté. Pour garder son énergie et sa force de résistance à toutes les épreuves, pour supporter ces angoisses continuelles sans un moment de répit, pour, en un mot, se conserver à ceux qui, loin de nous tous, *devaient* nous revenir, il fallait aux âmes les mieux trempées, les plus saines, les plus honnêtes, il fallait autre chose, une distraction. Autre chose que des cinémas,

Chemin creux à Forest.

des courses de lévriers et autres destructions de toutes sortes, destinées aux veules, aux ignorants, aux spéculateurs éhontés, complices et amis des Boches, dont le souci de gagner beaucoup d'argent était le seul souci de leur vie vide, sans intérêt autre que la satisfaction des intérêts et des grossiers appétits matériels. Et les autres, qui n'avaient jamais vu la nature que par des voyages en chemin de fer, accompagnés de plantureux dîners, de visites éreintantes dans les musées, visites justifiées par ce seul désir que l'on sache bien qu'on les avait vus, ce qui donnait un certain vernis de dilettantisme, ceux-là apprécièrent le charme de la promenade à pied, le seul praticable à cette époque néfaste, et d'ailleurs la seule qui conduise à l'amour de la nature. A ce point de vue, l'automobilisme fut désastreux. J'en sais personnellement quelque chose, après vingt ans de pratique automobiliste.

Et même ceux pour qui la nature se traduisait par le gueuze-lambic, les omelettes, les tartines de fromage blanc, des guinguettes situées à l'entrée du Bois de la Cambre, ceux-là même, lassés peut-être par la monotonie de leur pérégrination coutumière, augmentée par les loisirs forcés, ceux-là se mirent en route et affrontèrent les périls d'excursions dans la forêt de Soignes. Et ils apprirent que le bonheur est souvent à portée de la main. Il suffit d'aller à lui pour le découvrir et l'apprécier.

× × ×

Le T. C. de Belgique peut, à juste titre, se vanter, sans aucune fausse modestie, d'avoir, par la publication de ses *Promenades*, largement contribué à l'éducation du public. Il l'a amené à connaître d'admirables choses de la nature qui n'avaient peut-être que ce défaut d'être situées à proximité de tous, qui les ignoraient. Il leur a appris à aimer leur pays, la nature, et c'est très méritoire. Et il en restera quelque chose d'élevé qui affine la race : l'amour de la nature, qui fait mieux aimer les hommes, parce qu'il les rend plus sensibles, plus accessibles à l'émotion. Et, comme conséquence naturelle, ils se connaissent, s'apprécient, se jugent mieux. C'est de là que, après l'idée de famille, découle, plus grande, plus noble, plus nécessaire que jamais par ces temps de tristesses et de doutes, l'amour de la patrie, sentiment peu développé chez nous. On vivait si facilement, si paisiblement qu'on s'endormait dans une fausse sécurité. Le réveil a été terrible, mais il nous rendra meilleurs.

Et, commencé à Bruxelles, le mouvement s'est étendu au Centre, à Charleroi, à Liége. Et il continuera dans tout notre pays, maintenant qu'a cessé l'occupation boche, qui gâtait, salissait tout, défendait tout.

Voyez-vous un adorable coin de campagne violé, pollué par la présence d'un *feldgrau*, d'un casque à pointe et de pesantes bottes lourdement ferrées. Le pas d'airain, n'est-ce pas?

Beaudelaire, dans un couplet de son *Invitation au voyage*, a traduit en langage admirable cette sensation de la nature :

Les soleils couchants
Revêtent les champs,
Les canaux, la ville entière,
D'hyacinthe et d'or.
Le monde s'endort
Dans une chaude lumière.
Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

× × ×

Je m'excuse de ce long préambule pour parler de quelques sites d'autrefois. A cette époque, les moyens de transport consistaient le plus souvent dans l'usage des jambes. Il est vrai que les beaux coins n'étaient pas bien loin. Mais depuis, hélas! comme l'a dit Verhaeren dans ses *Villes tentaculaires* :

La plaine est morne et ses chaumes et granges
Et ses fermes dont les pignons sont vermoulus,
La plaine est morne et lasse et ne se défend plus,
La plaine est morne et morte et la ville la mange.

Hélas! la plaine, hélas! elle est finie!
Et ses clochers sont morts et ses moulins perclus.
La plaine, hélas! elle a trouvé son agonie
Dans les derniers hoquets d'un angelus.
(Verhaeren. *Villes tentaculaires.*)

× × ×

J'ai retrouvé dans mes souvenirs, d'une époque lointaine déjà, quelques photographies faites dans les environs immédiats de Bruxelles. C'était vers 1880, il y a donc près de quarante années. Comme le temps passe, et la vie aussi!

Je faisais de la photographie avec un appareil 18 × 24, six châssis, donc douze plaques, plus le pied. Cela faisait bien une charge de près de 30 kilos au moins. Et on la portait allègrement, en songeant à tous les plaisirs futurs, matériels comme le développement, et la joie d'avoir constamment sous les yeux un site aimé, peu connu, qu'on a eu l'illusion de découvrir. De nos jours, on a des appareils qui ne pèsent rien, avec un minimum de volume, des pellicules légères comme un souffle. Et, malgré cela, l'amateur photographe trouve que cela ne lui suffit pas. L'appareil devrait avoir un sentiment artistique exquis, choisir le site et même presser le bouton. Quant au reste, dans une formule lapidaire, une maison très connue s'en charge. La loi du moindre effort et, comme suite, du moindre plaisir.

Il ne fallait pas aller bien loin. Telles les figures des pages 105 et 106, « Chaussée de Neerstalle »; cette autre de la page 106, une « Petite ferme » toute branlante, toute décrépite, qui devait dater du temps des Espagnols — on le disait du moins.

Et ce « Chemin creux », sablonneux, difficile, de la même page, qui conduisait au *Merlo*, à Uccle, près de la campagne Allard.

Un peu plus loin — c'était pour les jours de grandes excursions, de lointains et hardis voyages — on prenait le chemin de fer jusqu'à Loth, et de là on allait faire à pied cette adorablement intime et recueillie petite rivière, la Zuen.

Aujourd'hui, le voyage est relativement facile, grâce aux vicinaux. Je n'ai pas eu l'occasion d'y retourner, mais on m'a dit que la *Fromagerie* (v. p. 107) est toujours aussi pittoresque et malodorante qu'il y a trente-neuf ans. Les vieillards, arrivés à un certain âge, ne vieillissent plus.

Que d'intimité, d'imprévu dans cette primitive construction faite de torchis, de bois, de chaume! Non loin de là est une non moins pittoresque chaumière, au grand toit, aux fenêtres et aux portes basses, si caractéristiques du paysage flamand.

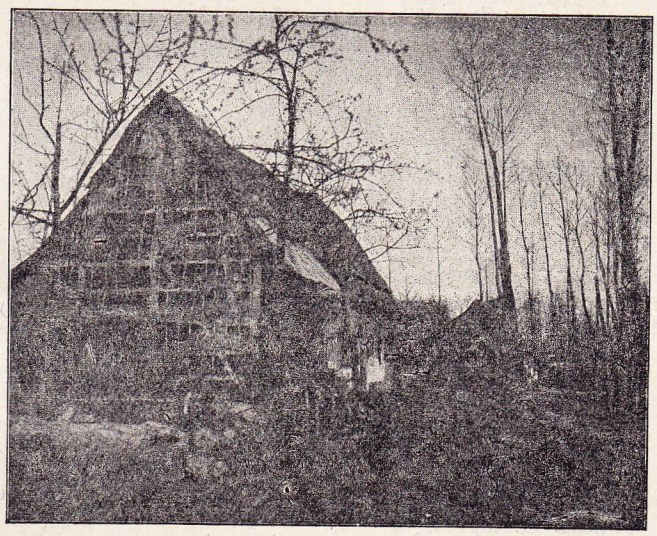
× × ×

Les Boches, avec leur Kultur, nous ont laissé comme témoignage probant de leur imagination, cette immonde *Deutsche Bank*, où un homme nu tourne le dos au spectateur, en lui décelant sa région anale et fessière. En Bochie, tout est symbole. Quel est donc celui-ci? Son âme a son mystère. Et bien que ceci m'éloigne un peu de mon sujet, je formule un vœu : c'est qu'on ne démolisse par la *Deutsche Bank*. C'est ignoble, incontestablement. Mais c'est à cause de cela qu'il faut la conserver, afin que l'oubli ne vienne pas refroidir une haine qui doit être éternelle, la haine de tout ce qui est laid, antihumain, le symbole de la cruauté, de l'adoration de la force pour servir les plus mauvais desseins, de tout ce qui est de nature et d'essence boche.

Tout ce qui peut entretenir cet affreux sentiment, que nous ignorions et que nous ont fait connaître ceux qui se figuraient devenir nos docteurs en morale, nos maîtres, tout ce qui peut conserver et augmenter, si c'est possible, notre haine pour ces hordes de bêtes (oh! combien) féroces (pas moins non plus!), tout ce que nos yeux doivent voir constamment, afin d'empêcher toute velléité de faiblesse humanitaire, tout cela doit être précieusement mis à l'abri des ravages du temps, afin que la septième génération, et bien d'autres encore, soit honnie maudite dans ses enfants et petits-enfants.

A moins qu'on ne trouve un moyen d'extinction totale du Boche, dont l'humanité ne pourra que se réjouir.

La conclusion de ce trop long plaidoyer, c'est que la nature nous est un meilleur maître que n'importe quel architecte, fût-il un superboche. Elle fait des chemins creux admirables, creusés tout seuls, ombragés d'arbres, qui se sont semés probablement par eux-mêmes. Et elle se charge de donner aux plus humbles, aux plus simples des constructions rustiques, un charme inexprimable, dû à la patine du temps, aux incidents multiples qui adviennent dans la vie d'une habitation.



Fromagerie sur la Zuen.

Cela, aucune *Kultur* avec tous les K possibles, rien ne peut le donner artificiellement (voyez les nouvelles ruines reconstruites des bords du Rhin) et surtout lorsque le goût national, le tact, le doigté, la souplesse, le sentiment artistique apportent leur coopération dans l'architecture. Tout cela n'a jamais été, n'est pas, ne sera jamais boche, en vertu de ce proverbe allemand : « Plus le singe monte haut, plus il montre son derrière ».

H. C.

La meilleure carte pour excursionner à l'Yser

De toutes parts on nous demande des renseignements sur la région de l'Yser et notamment sur le document cartographique particulièrement recommandé pour y excursionner. Sans hésiter, disons que l'on ne pourrait mieux faire que de se munir de la feuille I de la carte routière de Belgique, au 200,000e, en six couleurs, éditée récemment avec les plus grands soins par le T. C. B. Le prix en est de 1 fr. 20 seulement.